

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }        »        14        » six mois.  
                  }        »        7 50     » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>e</sup>, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER  
et C<sup>e</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

11 février 1864.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les  
dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 9 février, soir.

Le quartier-général autrichien était ce  
matin à Frorup. Les Autrichiens sont can-  
tonnés entre Frorup et Flensburg.

On a résolu de raser le Dannewerk. Le  
désarmement de cette fortification a com-  
mencé. Les Prussiens et les Autrichiens  
se partagent les canons.

Le quartier-général prussien est à  
Flensburg. On a fait prisonniers 9 offi-  
ciers et 605 soldats danois, outre 500 au-  
tres blessés à Oversee et amenés à Sies-  
wig.

Les Autrichiens ne se mêlent nulle  
part de l'administration et de la police.  
Il tombe beaucoup de neige.

Le colonel prince de Wurtemberg va  
bien.

Dresde, 9 février.

D'après le *Journal de Dresde*, le cabinet  
de Copenhague aurait, par une dépêche  
expédiée le 5 de ce mois, proposé la réu-  
nion d'une conférence européenne à la-  
quelle prendrait part la Diète germanique.

Hambourg, 9 février.

On annonce comme certain de Copen-  
hague que les ports allemands vont être  
déclarés en état de blocus.

Hambourg, 10 février.

La *Boersenhalle* publie un manifeste du  
feld-marchal Wrangel, date du 7 février,  
qui annonce la nomination du baron de  
Zedlitz comme commissaire prussien dans  
le Schleswig, confirme provisoirement les  
fonctionnaires civils du Schleswig dans leurs  
emplois, et déclare la langue allemande  
langue officielle.

Le manifeste interdit en même temps  
toutes les démonstrations politiques ten-  
dant à un autre but que celui qui pour-  
suivent les deux grandes puissances alle-  
mandes, ainsi que toutes les tentatives  
destinées à introduire une autre autorité  
dans le pays.

Messine, 9 février.

Les lettres d'Athènes annoncent la dé-  
couverte d'un comite clandestin, ayant  
pour but d'exciter un soulèvement des  
provinces turques limitrophes du royaume  
hellénique.

Hambourg, 10 février.

Hier, le courrier du soir des Duchés  
n'est pas arrivé.

D'après une lettre publiée par les *Nou-  
velles de Hambourg*, la brigade autri-  
chienne de Nostitz aurait en tout, dans les  
trois engagements d'Helligbek, Frorup et  
Oversee, 710 morts et blessés.

Les Danois ont laissé 400 morts et 700  
prisonniers.

Le prince de la Tour et Taxis qu'on  
avait dit mort, n'a pas été blessé.

Berlin, 10 février.

On lit dans la *Gazette de Spener* :

Le corps autrichien du feld-marchal  
lieutenant de Gablenz et une division  
prussienne, sous les ordres du général de  
Mülbe, sont entrés à Flensburg le len-  
demain du combat d'Oversee. La ville  
était déjà occupée par la cavalerie du  
prince Frédéric-Charles qui avait fait en  
un jour, le trajet d'Arnis à Flensburg.  
Les Austro-Prussiens sous les ordres de  
MM. de Gablenz et de Mülbe, se sont  
avancés, après un jour de repos qui était  
absolument nécessaire, vers la position de  
Duppel. Les nouvelles de l'occupation de  
cette position et d'un combat livré dans  
les rues de Flensburg sont sans fonde-  
ment.

Hambourg, 9 février.

Une lettre de Flensburg, en date d'hier,  
donne les nouvelles suivantes :

Le quartier-général du feld-marchal  
Wrangel est encore ici. Celui du prince  
Frédéric-Charles est à Glücksbourg. La  
division de la garde prussienne a ses  
avant-postes à Bau. Il n'y a pas eu de  
combat. Il arrive continuellement des pri-  
sonniers danois du côté du Nord. Par  
ordre, du feld-marchal Wrangel les dra-  
peaux allemands ont été retirés. Aucune  
mesure n'a été prise contre les drapeaux  
Sleswigo-Holsteinois.

Sleswig, 9 février.

On amène beaucoup de prisonniers  
danois. Presque tous les officiers du  
premier bataillon de ligne danois sont morts  
ou blessés.

Plusieurs soldats autrichiens ont été  
blessés dans le choc qui a eu lieu entre  
deux convois sur le chemin de fer.

#### Danemark.

Nous résumons, d'après le *Moniteur*,  
les télégrammes qui rendent compte des  
incidents militaires dans le Sleswig :

« L'armée austro-prussienne, après  
avoir occupé la ville de Sleswig et les li-  
gnes du Danewirke s'est mise immédiate-  
ment à la poursuite des Danois.

« Une nouvelle bataille a eu lieu le 7 à  
Idstedt. Friederickstadt a capitulé, lais-

sant son matériel de guerre à l'ennemi.

« L'armée austro-prussienne a fait un  
grand butin et pris le courrier de l'armée  
danoise. Un combat acharné s'est engagé  
près de Huppermulhe. On en ignore en-  
core le résultat.

« Le gros de l'armée danoise occupe  
Duppel près Alsen, après avoir soutenu  
par son arrière-garde un rude combat à  
Flensburg contre les Autrichiens. Le  
commandant danois avait eu l'intention  
de faire sauter le château Gottorp. Le pro-  
jet n'a pas reçu d'exécution. On évalué à  
120 le nombre des pièces de siège aban-  
données.

« Un télégramme de Berlin annonce que  
les Austro-Prussiens ont résolu de raser  
le Danewirke.

« Le désarmement de cette fortification a  
commencé. Les Prussiens et les Autri-  
chiens se partagent les canons.

« On écrit de Copenhague que le Rigsdag  
a adopté une résolution dont voici les sens :  
« La Chambre reconnaît la gravité des  
circonstances ; elle espère que la popula-  
tion maintiendra l'ordre ; le pays peut  
compter, de son côté que la Chambre ne  
négligera aucun moyen pour sa défense. »  
« La Chambre a décidé l'élaboration d'une  
Adresse au Roi pour demander une résis-  
tance énergique.

« Rien n'est venu confirmer les bruits ré-  
pandus hier au sujet d'une prétendue ré-  
volution qui aurait éclaté à Copenhague.  
Il y a eu seulement des rassemblements  
qui ont été promptement dissipés.

« On écrit de Stockholm :  
Les nouvelles du Danemark, ont pro-  
duit ici une grande consternation. Une  
foule immense remplit les rues. Une dé-  
monstration populaire a eu lieu devant le  
palais du ministre danois.

#### La question danoise devant le parlement anglais.

« Peu à peu la lumière se fait dans les  
obscurités à dessein entretenues par la  
presse allemande. Les débats du parle-  
ment anglais aident beaucoup à ce redres-  
sement d'erreurs calculées, de subtilités  
cauteleuses. Les ministres de la reine  
Victoria sont forcés enfin de reconnaître  
qu'ils ont joué une partie de dupes. Le  
tout est de sauver l'enjeu à temps. Il est  
un peu tard pour en venir à bout.

« En attendant, résumons l'important dé-

bat qui a eu lieu mardi, à la Chambre des  
lords et à la Chambre des communes.

« Dans la première assemblée, le comte  
Russell a déclaré n'avoir reçu aucune ga-  
rantie que l'Autriche et la Prusse rappel-  
leraient leurs troupes de Sleswig si la  
Constitution de novembre était retirée.  
Quant au traité de 1852, l'Angleterre, a  
dit l'honorable ministre, ne peut pas le  
regarder comme abrogé par la guerre, en  
ce qui concerne les autres puissances si-  
gnataires. On ne saurait admettre qu'un  
acte international auquel la France, l'An-  
gleterre, la Russie, la Suède ont participé  
soit aboli, par suite de la guerre qui a  
éclaté entre le Danemark et les deux  
grandes puissances allemandes.

« Dans la Chambre des communes, lord  
Palmerston n'a pas été moins explicite.  
Répondant à une interpellation de M.  
Disraeli, l'honorable ministre a insisté sur  
ce point que le conflit actuel ne saurait  
dégager l'Autriche et la Prusse des enga-  
gements communs. C'est un cas pareil à  
celui du traité conclu par les cinq grandes  
puissances avec la Turquie.

« Quant aux récentes dépêches adressées  
de Vienne et de Berlin à Londres, si elles  
ne donnent pas la garantie que l'Autriche  
et la Prusse évacueront les Duchés, on  
peut espérer cependant, a dit l'orateur  
gouvernemental, que l'honneur de ces  
deux puissances les obligeront à abandon-  
ner le territoire envahi, quand les condi-  
tions du traité de 1852 seront remplies.

« La Chambre s'est montrée satisfaite des  
explications de Lord Palmerston. Cela  
prouve qu'elle n'est ni exigeante ni diffi-  
cile. — Bayvet.

#### On lit dans l'International :

« En Suisse, on rend indirectement  
hommage à la politique de l'Empereur  
par une critique violente de la conduite de  
l'Angleterre. Nous avons si peu l'occasion  
de parler de la Suisse, que nous citerons  
avec plaisir un article d'un journal de  
Genève, qui nous paraît résumer sur cette  
question l'opinion du pays :

« Le Cabinet britannique, dit ce jour-  
nal, est arrivé au dernier degré d'exas-  
pération en voyant, l'un après l'autre,  
tous les traités dans lesquels l'Angleterre  
est partie contractante, repudiés ou dé-  
daignés, en voyant son action diploma-  
tique discréditée, et sa voix perdue dans  
le tumulte des événements. Les chefs de  
ce Cabinet sentent que le temps et l'in-  
fluence leur échappent, et ils prennent  
une résolution qui jette l'Europe dans  
une confusion effrayante.

« Loin de savoir gré à l'Autriche et à la  
Prusse de ce qu'elles ne suivent qu'à  
moitié l'impulsion que leur communique  
l'Allemagne sous peine de voir renouve-  
ler les scènes révolutionnaires de 1848,  
le Foreign-Office menace ces deux puis-  
sances d'hostilités, il excite la France à  
faire des manifestations correspondan-  
tes, et choisit le moment où des éléments  
de révolution s'agitent particulièrement  
en Prusse pour appeler sur le Rhin l'am-  
bition, les armes même du Cabinet des  
Tuileries. Depuis la chute des Stuarts,  
la politique anglaise n'a rien fait de  
« comparable à cela. »

« On voit que partout la conduite de  
l'Angleterre, depuis la question de Pologne  
jusqu'à celle de Danemarck, est vivement  
critiquée. »

« On lit dans les *Nouvelles de Moscou*, du  
31 janvier : « Nous sommes à la veille du  
printemps, et avec le printemps les révo-  
lutionnaires vont faire de nouveaux prépa-  
ratifs pour la continuation de la lutte. Ces  
préparatifs se font même déjà, et cela  
non-seulement en Gallicie et à Cracovie,  
mais sous les yeux même du chef militaire  
du cercle de Varsovie et à 20 werstes de la  
capitale. Des bandes se forment aux por-  
tes de Varsovie, et les révolutionnaires  
vont jusqu'à entraîner dans leurs rangs  
des soldats russes. »

« Le *Dziennik*, journal officiel du gou-  
vernement russe à Varsovie, publie une  
circulaire adressée par le lieutenant gé-  
néral aux commandants militaires, où il est  
dit que les insurgés qui se présenteront  
volontairement aux autorités avec leurs  
armes seront laissés complètement libres.  
Ceux qui se présenteront sans armes se-  
ront laissés libres à la condition que la  
commune à laquelle ils appartiennent ga-  
rantisse leur conduite future. Ceux qui ne se  
présenteront pas seront déportés. Ces  
mesures seront en vigueur jusqu'à ce que  
la tranquillité soit rétablie.

« On écrit de Milan, 6 février :

« Des informations de Vérone puisées à  
bonne source constatent l'arrivée dans  
cette ville d'une certaine quantité de pièces  
de canon. Le fort de Ste-Croix a été armé  
de 16 bouches à feu. Les travaux qu'on  
avait commencés vont être repris dès que  
la saison le permettra. On a remarqué que  
l'intendance militaire à Vérone a visité les  
églises qui avaient servi au logement des  
troupes en 1859.

« Les paroles belliqueuses adressées

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 12 FÉVRIER 1864.

— N° 1. —

## BLEND A

CHAPITRE I.

« Feu ma grand'mère, qui avait vu le  
monde, disait souvent :

« Après les nuages noirs vient le soleil,  
et il y a une grande sagesse dans ces  
paroles.

« Une grande sagesse ? répéta une voix  
juvénile ou perçait un certain méconten-  
tement ; cette sagesse-là ne me rassure  
pas du tout, car nous pourrions voir bien  
des nuages avant qu'un seul rayon de  
soleil nous réjouisse.

« O temps, ô temps pervers, où la jeu-  
nesse doute des paroles des vieillards et  
critique leurs maximes !

« Je ne critique pas, je pleure.

« Et moi je fais mieux, j'agis.

(\*) Reproduction interdite.

— Agir ? répéta-t-on avec une grande  
surprise — et le moyen ici ? Hélas ! que  
l'on serait heureux de pouvoir faire quel-  
que chose !

« Cherchez et vous trouverez, » disait  
feu ma grand'mère... Mais viens, descen-  
dons ; tu vas voir si le proverbe dit vrai.

Ce petit dialogue avait lieu entre la  
veuve de monsieur Swen de Kahlen, en  
son vivant enseigne au régiment de West-  
gotland, laquelle était sur l'escalier du  
grenier, et sa fille, qui était à la lucarne,  
d'où l'œil embrassait une grande étendue.

En ce moment, quatre personnes, qui  
venaient de sortir de la maison, suivaient  
un étroit chemin vicinal, emportant sur  
une civière, recouverte d'une étoffe noire,  
un objet qu'à la lueur du crépuscule on  
aurait pris, mais à tort, pour un grand  
cerceuil informé.

Ce n'était qu'un vieux piano ; « que »  
cela ! mais dans ce mot « que » il y a  
parfois bien des choses ; il peut renfermer  
tout un roman plein de touchants épi-  
sodes.

Ce piano, vendu aux enchères, comme le  
reste du mobilier, après la mort de  
l'enseigne, était le dernier objet à enlever.  
Mais si la disparition des chaises, des  
tables et des lits avait coûté déjà des sou-  
pirs étouffés, ces soupirs n'étaient rien en  
comparaison de ceux que l'on donnait au  
piano, auquel se rattachaient une foule  
de précieux souvenirs.

La grand'mère paternelle de la douai-  
rière Marguerite Emerence de Kahlen —  
celle qui, ayant vu le monde, avait tou-  
jours été l'oracle de la famille — avait  
reçu ledit instrument en cadeau de noces,  
aux jours les plus brillants de sa jeunesse.  
Le Ciel ne lui ayant point accordé de fille,  
elle l'avait légué à sa bru, et c'est grâce

à ce hasard que mademoiselle Blenda,  
âgée aujourd'hui de seize ans, l'avait pos-  
sédé la dernière de la famille, mais seu-  
lement une pauvre petite année.

Pourtant cette année avait suffi pour  
initier Blinda à tous les secrets de l'in-  
strument, secrets que sa mère lui avait  
fidèlement transmis.

« C'est ici, Blenda, lui disait souvent  
Emerence, à cette même place où tu es  
assise, que je jouais le bel accompagnement  
de l'air du chevalier Kuns, quand  
Swen Goran me glissa à l'oreille sa de-  
mande en mariage ; et c'est encore là que  
ma mère, qui fut élevée dans la maison  
de feu mon aïeule paternelle, refusa trois  
fois sa main à un baron richeissime, et  
l'accorda enfin à feu mon père. »

A ces intéressantes communications, le  
cœur de la jeune Blenda battait bien fort.  
Elle ne pouvait se défendre de rêver qu'un  
jour, en chantant son air favori, celui du  
chevalier Egbert de Montabor, elle se trou-  
verait, elle aussi, dans le même embarras  
que sa mère et son aïeule ; et elle se plai-  
sait à imaginer les réponses qu'elle ferait  
alors à ses adorateurs.

Mais, en dépit de la beauté et de l'ex-  
pression de sa voix, en dépit de son  
assiduité à jouer selon les méthodes de sa  
mère et de l'organiste, personne encore ne  
lui avait offert sa main.

Au lieu d'un prétendant arrivèrent la  
maladie et la mort — la pauvreté était une  
ancienne commensale — et alors les chants  
se turent, et les espérances firent place au  
doute, car bien des nuages sombres se  
succédèrent depuis le jour où monsieur de  
Kahlen prit le lit pour ne plus s'en ré-  
lever, jusqu'au moment actuel, où nous  
voyons la mesure des chagrins comblée  
par l'enlèvement du bijou de famille.

C'était pour dire un dernier adieu au  
piano, qui avait formé la meilleure partie  
des ses plaisirs comme de son éducation,  
que Blenda s'était mise à la lucarne, et  
elle causait encore avec sa mère, que  
l'instrument disparut à ses yeux, caché  
par un bois que les porteurs venaient d'at-  
teindre.

« Je ne critique pas, je pleure ! » avait-  
elle répondu à sa mère. Et c'était la vé-  
rité ; car, malgré son léger mouvement  
d'impatience, en entendant répéter pour  
la centième fois les mêmes consolations,  
jamais son âme douce et confiante n'avait  
accusé le sort qui frappait si rudement sa  
jeunesse.

Mais les larmes lui étaient bien permi-  
ses à l'amère pensée qu'elle n'entendrait  
plus ces sons agréables, sans lesquels l'air  
du chevalier Egbert du Montabor ne lui  
procrait qu'une demi-jouissance.

Quelques minutes après, nous les trou-  
vons dans la petite chambre qu'elles occu-  
paient en commun ; pour la garnir, et  
bien mesquinement encore, elles avaient  
réuni tout ce qu'elles avaient pu sauver  
de la dévastation, et quelques meubles que  
la veuve avait rachetés à la vente.

« Eh bien, ma bonne mère, où est donc  
le soleil ? demanda la jeune fille en sou-  
riant à travers ses larmes.

« S'il ne t'est pas permis de le voir tout  
entier dès à présent, je vais du moins  
t'en montrer un beau rayon, plus que  
suffisant, à mon avis, pour relever un  
courage abattu.

« Je le crois aussi, car la curiosité me  
ranime déjà.

« Patience, patience, petite ! il faut  
jour leuement.

« Lentement ? dit Blenda avec un

soupir.  
— Sans doute ; modère ton impatience  
et réponds-moi d'abord à une question :  
m'as-tu jamais vu perdre courage, si ce  
n'est une seule fois, au lit de mort de mon  
mari ?

« Oh ! non, chère maman ; mais tu es  
une exception ; je me rappelle encore très  
bien ce que disait souvent mon père.

« Que disait-il donc ? » demanda la  
bonne dame.

« Impossible de ne pas deviner, à son air  
satisfait, qu'elle connaissait d'avance la  
réponse ; mais il y a des choses qui flat-  
tent toujours l'oreille.

« Ma chère femme, disait mon père,  
sans tes belles espérances et tes magnifi-  
ques rêves, nous ne pourrions jamais être  
si riches et si contents dans notre pau-  
vreté. »

Emerence essaya les yeux du dos de la  
main.

« La bonne âme ! dit-elle à voix basse ;  
jusqu'à son dernier moment, il a cru en  
moi et en mes prédictions.

« Mais ces rêves et ces espérances ne  
se sont jamais réalisés, se hasarda à ob-  
jecter Blenda après un instant de silence.

« Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?  
Tant que nous les avons eus, ils nous ont  
rendus heureux, et parfois même ils se  
sont accomplis. »

Blenda porta tendrement à ses lèvres la  
main de sa mère. A son tour, elle n'igno-  
rait pas ce que cette dernière allait dire.

« Durant dix années, oui, durant les  
dix années qui ont suivi notre mariage, je  
n'ai cessé de rêver que Dieu exaucerait  
nos prières et nous accorderait une fille  
belle et bonne. Eh bien, mes espérances  
furent-elles déçues ? Tu vis le jour dans  
la onzième année, et, de ce moment, mal-